

CULTURE & STYLES

■ ■ ■ excellent ■ ■ ○ à voir ■ ○ ○ pourquoi pas ○ ○ ○ à éviter

Le Monde
Mercredi 27 février 2013

Elle chasse le naturel, il revient au galop

Cécile de France aimerait jouer les méchantes. Elle est espionne dans « Möbius », d'Eric Rochant. Gentille, forcément

Portrait

Mon travail d'acteur, c'est comme une flèche que je lance du mieux que je peux. » Elle mime: « Hop! Après c'est fini, basta! Le montage, la réalisation, ce n'est plus mon affaire, le film appartient au réalisateur. Et après lui, au public – libre à lui d'en faire ce qu'il veut, l'aimera pas... Ce n'est plus moi. » Cécile de France a 37 ans, mais elle respire encore la liberté de l'enfance avec sa voix débraillée et ses sourires plissés qui déjouent le travail de la maquilleuse embusquée dans la pièce à côté. L'actrice belge est « en promo » dans un de ces hôtels de luxe qui lui ressemblent si peu. Elle joue le jeu parce que c'est son métier de jouer. « Cela fait partie du kit. On ne nous apprend pas ça à l'école. C'est con. »

Quinze ans d'une carrière florissante, et une année 2013 où tout se bouscule. Deux films d'abord: *Möbius*, d'Eric Rochant, qui sort aujourd'hui et, en octobre, *Casse-tête chinois*, de Cédric Klapisch – la suite de *L'Auberge espagnole* (2002) et des *Poupées russes* (2005). Mais aussi sur scène: une relecture sous la direction d'Emmanuel Dauvas d'*Anna*, la comédie musicale signée Serge Gainsbourg, aux Nuits de Fourvière, à Lyon, fin juin, reprise à l'automne au Théâtre du Rond-Point, à Paris.

« Je ne correspond pas au cliché de ces actrices, très belles et écorchées. Je ne veux pas montrer ce que je suis dans la vie »

De tout cela, pourtant, elle ne semble pas faire grand cas. Ce qui éventuellement l'intéresse, ouvrant d'un coup une brèche dans son regard lumineux, c'est le sens qu'elle pourrait y trouver. « Je ne suis pas sûre de savoir qui je suis. Je ne correspond pas au cliché de ces actrices, très belles et écorchées. Je ne veux pas montrer ce que je suis dans la vie, je veux rester neutre, comme une page blanche. Petite, je m'inventais des histoires: capturée par les Indiens, pirate, ou bien je me révisais une maison et des enfants. » La petite n'a pas trahi ses rêves: au cinéma, elle revendique son profil protéiforme; à la ville, elle défend ce nid dont elle a tant besoin pour survivre. Sa mère a 16 ans lorsque Cécile de France naît; son père 17 – il est en rupture de ban avec sa famille. Vie d'aventures. Un café à Namur où traîne la bohème, Benoît Poelvoorde, Benoît Mariage, et trône un grand drapeau noir qu'on agite comme d'autres le tricolore. Les parents font divers boulots. « A un moment, on a vécu dans une camionnette... » La Famille Tant-Mieux? « Pour un enfant, des moments de bonheur », dit-elle. A



PHILIPPE QUAISSÉ/PASCO

17 ans, poussée par son professeur de théâtre, elle part tenter sa chance à Paris. Deux ans de galère, crucheuse de feu, le monde de la débrouille. La voix en 1995 admise à l'école de la rue Blanche, mais aussi quelques pertes. Et de grands réalisateurs aux manettes, de

Clint Eastwood aux Frères Dardenne. « Avec eux, il faut faire don de soi, alors ce n'est pas facile, on offre un morceau de sa vie. Tourner Le Gamin au vélo [2011] fut un sacerdoce. Bon, après, quand on voit le résultat, on est contente. »

Difficile de voir se dessiner dans tout ça un plan de carrière, plutôt une obsession: continuer de jouer au pirate, à l'indienne ou à la maman. « Un jour, j'aimerais vraiment jouer la méchante sorcière. » On ne voudrait pas la décevoir, mais Cécile de France irradie, la pauvre, chacun de ses rôles d'une

lumière qui semble la dépasser. « Je vous jure que si *Sœur Sourire* a l'air sympathique ce n'est pas ma faute, c'est le réalisateur... Dans la réalité, elle était très conne et antipathique et c'est justement ce qui m'a poussé à m'intéresser à elle et à faire le film. »

Ne passe-t-elle à cette saillie: on la découvre bardée d'une morale personnelle qu'elle érige comme une canonnière face au monde qui l'a fait star. Règle numéro un: ne dire

« Je déteste les histoires compliquées. Je viens du pays où on boit des coups en rigolant très fort »

du mal de personne. Elle sourit: « La France est un pays où l'on juge tout le temps, pas la Belgique. » Règle numéro deux: dresser un rideau de fer entre la force obscure des sunlights et sa vie privée. « On peut décider de l'image qu'on veut avoir. On croit qu'on sera avalé par ce métier, mais en fait c'est simple, il suffit de choisir ce qu'on fait dans sa vie. » Autrefois, elle a livré le nom de son mari, et le prénom de son fils, elle ne donnera pas le prénom de sa fille. « Ils en ont souffert. On devient le mari de... le fils de... On n'existe plus. C'est très dur. » Règle numéro trois: chasser les nuages. « Je déteste les histoires compliquées. Je viens du pays où on boit des coups en rigolant très fort. »

Loin du cinéma, l'actrice cultive un groupe d'amis restreint dont l'origine remonte aux heures glorieuses de ses études théâtrales. Grégoire Monsaingeon est de ceux-là: « Là où plein d'acteurs aiment capter toute l'attention, elle, en public comme en privé, ne se met jamais au centre. Ce qui m'impressionne toujours, confie-t-il, c'est son écoute, son attention aux autres. »

Ainsi se retrouve-t-on labellisée la *girl next door* à la fille d'à côté. A force de louer la banalité, on finit par s'y fonder. Elle le revendique: « Pour toucher les gens, qu'ils puissent s'identifier, il ne faut pas être sur un piédestal, ne pas être papier glacé. Je veux être l'outil de cette résonance. Rassurez-vous, je suis suffisamment nombriliste, j'ai assez d'amour pour moi-même pour me le permettre. » Hésitation: cette enfant qui bondit dans ce fauteuil trop grand est-elle forte ou fragile? « Je sentis trahie, ça m'est arrivé... Mais je ne peux pas en parler. » Elle s'excuse d'une grimace. « Je suis du genre à faire tout ce qu'on me dit. La bonne élève. Mais de vouloir tout donner, le risque est de tomber sur un pervers. C'est là qu'on apprend. Vieillesse, c'est toutes ces erreurs qu'on ne referra plus. » Pas si *girl next door* que ça... ■

LAURENT CARPENTIER

Un agent russe, une analyste financière, l'amour fou : le film d'espionnage façon Eric Rochant

Möbius

Le succès de *Möbius* est une question de foi. Il faut, pour rentrer dans l'univers vertigineux qu'a fabriqué Eric Rochant, faire siens les articles suivants, comme on entre en religion. Les voici, par ordre de difficulté décroissante: Jean Dujardin est un voyou russe; Cécile de France est un génie maléfique de la finance internationale; ces deux-là – le voyou et la voyouesse – s'aiment d'un amour passionné et inattendu. Une fois adoptée cette profession de foi, on jouira du spectacle rare d'un film français dont l'auteur est décidé à divertir autrement que par le rire.

Eric Rochant – qui, vingt ans après avoir réalisé *Les Patriotes* (1994), a écrit le scénario de *Möbius* – est trop avisé pour dresser tous ces obstacles des l'entrée du film. On est ici dans le monde de l'argent et du pouvoir, que se disputent Etats et conglomérats. C'est un acteur cockney à la stature forte, Tim Roth, qui incarne ces puissances en la personne d'Ivan Rostovsky, oligarque russe, cousin fictif de Roman Abramovitch ou Boris Berezovsky. Installé à Monaco, il emploie les services d'Allice (Cécile de France), analyste financière bannie des Etats-Unis après avoir précipité la faillite de la banque pour laquelle elle travaillait. Moïse alias Gregory Loubov (Jean Dujardin) recrute la

jeune femme en se faisant passer pour un agent français. En fait, Moïse est un agent russe, dont la biographie suscitera probablement l'incrédulité. C'est que Dujardin trimballe, à son corps défendant, une image cinématographique aussi forte (et encombrante) que des aînés prestigieux. Cette image s'intègre entre l'acteur et son personnage, entre le spectateur et le plaisir qu'il prend par ailleurs à l'histoire bien compliquée d'Allice et Moïse.

Mélodie inattendue

Cette complexité évoque les constructions des romans de John le Carré. Les personnages se mentent les uns aux autres, obéissent à des supérieurs qui eux-mêmes dis-

simulent leurs vraies motivations. Comme dans tous les classiques du film d'espionnage, les héros passent du statut de grand maître à celui de pion.

En même temps, l'agent et l'analyste financière tombent éperdument amoureux. Et ça on n'a aucun peine à le croire. D'abord parce que la naissance de leur idylle est filmée avec une élégance rare, dans le décor clinquant d'une boîte de nuit de la Côte d'Azur, faisant naître une mélodie inattendue dans le déchaînement de vulgarité sonore et visuelle. Et puis parce que, entre Jean Dujardin et Cécile de France, naît un trouble facile à partager, qui tient à la fragilité que les deux acteurs prêtent à leurs personnages.

Parce qu'il est brun et qu'il arboresc un sourire avantageux, parce qu'elle est blonde et peut passer pour une fille simple, on pense forcément au couple que formaient l'espion Cary Grant et la fille de nazi Ingrid Bergman dans *Les Enchaînés*, d'Alfred Hitchcock (1948). Rochant aussi y a pensé, de toute évidence. Mais l'équilibre de son film est tout différent. Là où le vieux maître effaçait le monde extérieur pour ne plus laisser que les deux amants, face à face, Rochant met en scène avec un plaisir manifeste les intrigues qui enserrant le couple. D'un côté l'appareil des services russes, où règnent des bureaucrates retors, de l'autre les agences américaines, ce qui permet au metteur en scène

d'offrir un joli petit rôle à Wendell Pierce, l'un des acteurs d'élection de David Simon, l'auteur des séries « *Sur écoute* » et « *Treme* ». En érudat presque totalement les scènes d'action (pas de poursuites automobiles, pas d'échanges de tir), en privilégiant les manœuvres voilées, les mauvaises surprises qui cueillent les héros, Eric Rochant fait monter la tension. Le seul lien qui unit ses héros peu recommandables au spectateur est la passion qui les dévore, c'est assez pour que l'on décline le substantif en deux adjectifs – passionné et passionnant. ■

THOMAS SOTTNER

Film français d'Eric Rochant. Avec Jean Dujardin, Cécile de France, Tim Roth (1h45).